

Une semaine, un livre

N°566, 16 juin 2023

Carlos Fonseca

Austral

Austral

Traduit de l'espagnol par Alexandra Carrasco-Rahal

2022, Gallimard 2023, Scribes 2023

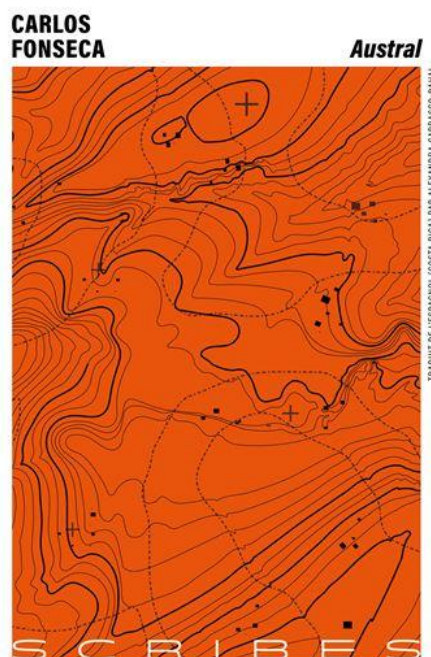
237 pages

Un homme reçoit une lettre lui annonçant la mort d'une vieille amie écrivaine. Avant de mourir, celle-ci a demandé qu'il édite son dernier manuscrit. La découverte de ce texte l'entraîne dans le passé et dans ses souvenirs.

Austral est une plongée dans la mémoire. D'abord dans celle de Julio, un professeur d'université, mais aussi d'Aliza, son ancienne amie décédée, et de quelques autres personnages que Julio rencontre au cours de sa quête. Le texte laissé par Aliza et les évocations de ceux qui l'ont connue sont autant de pistes pour parcourir le passé, celui de l'Amérique latine. Un passé pas toujours clair et peuplé de figures extraordinaires comme un anthropologue lié à la sœur de Nietzsche ou le dernier représentant d'un peuple autochtone d'Amazonie, dépositaire de sa langue, devenu muet. À travers les voyages de Julio, aussi bien dans l'espace que dans le temps, Carlos Fonseca propose une analyse des bouleversements de l'histoire et de leurs traces autant qu'un parcours dans la mémoire.

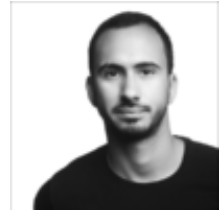
Austral est un roman pluriel. L'histoire des recherches du professeur en est bien la trame principale, mais elle est entrecoupée par des extraits de textes : d'abord celui de son amie disparue, qu'il a pour tâche d'éditer, puis d'autres textes qu'il découvre au fur et à mesure de sa quête. Carlos Fonseca fait aussi appel à plusieurs figures intellectuelles comme le poète et essayiste salvadorien Roque Dalton (1935-1975) ou le philosophe Giulio Camillo (1480-1544) ou encore Ludwig Wittgenstein (1889-1951), pour poursuivre son intrigue autant que pour pénétrer dans la mémoire.

Comme le roman *Les Anneaux de Saturne* de W.G. Sebald, (*une semaine un livre* n°57), *Ton absence n'est que ténèbres* de Jón Kalman Stefansson (n°551), ou encore *Archives des enfants perdus* de Valeria Luiselli, (n°394), *Austral* est une lecture aussi exigeante que fascinante, un livre qu'on a envie de relire tant on est sûr qu'on va y faire à nouveau plein de découvertes. Carlos Fonseca est un jeune écrivain très talentueux.



Une semaine, un livre

Carlos Fonseca Suárez est né au Costa Rica en 1987. Il a grandi à Puerto Rico et a fait des études de littérature comparée à l'université de Stanford puis à l'université de Princeton où il obtient un doctorat. Il est professeur assistant à l'université de Cambridge où il enseigne la culture et la littérature latino-américaine postcoloniales. Il a publié trois romans et un essai, tous très bien reçus par la critique internationale.



Extrait :

Sur le trajet de retour à Humahuaca, Julio se rappela une phrase que Sarapura avait lancée comme une sorte de conjecture : « Seul celui qui se sait condamné peut discerner clairement le chemin du salut. » Sur le coup, plongé dans le récit de la genèse du dictionnaire, il n'y avait pas trop prêté attention. À présent, assis dans le taxi qui filait sous l'averse, il reconsidérerait la phrase sous un jour différent. Sarapura avait raison. Il pensa à Kafka imaginant des paraboles du salut impossible tandis qu'autour de lui montaient, encore en silence, les futures forces nazies. Il songea à Proust, asthmatique, écrivant dans son lit des phrases au souffle parfait. Il pensa même à Nietzsche signant ses diatribes dans les marges de la folie. Enfin, il pensa à Aliza, à qui la maladie et le destin avaient offert la possibilité de trouver in extremis le prisme adéquat pour comprendre son histoire familiale. Il se rappela en particulier la dernière page d'Une langue privée, dans lesquelles, peut-être parce que sa propre voix s'éteignait, elle décidait de s'appuyer sur des voix étrangères. Des citations disposées sous forme de collages entre les pages, comme s'il s'agissait des ruines à partir desquelles esquisser les contours d'une mosaïque non encore reconnaissable.

Il avait observé quelque chose de similaire dans les pages du dictionnaire que Sarapura venait de lui remettre : montage de photographies, d'objets trouvés, de définitions et de petits fragments qui lui évoquèrent les haïkus que son grand-père lui faisait apprendre par cœur. Contrairement aux cahiers de son enfance, qu'il appréhendait avec naïveté et bonheur, quelque chose le poussait à écarter celui qu'il venait de découvrir. Témoin du voile gris qui surplombait les salines, Julio se rappela l'œuvre en cours de réalisation par laquelle Walesi et Escobar entendaient rendre hommage à la mémoire de l'écrivaine : une carte tracée à la craie blanche sur la surface aride du désert, dont la pluie devrait être en train d'effacer les contours. Il eut tout d'abord de la peine pour les deux artistes. Tant de mois d'efforts pour que finalement la nature engloutisse leur œuvre. Mais dans un second temps, il se dit que c'était là son aboutissement suprême. La nature reprenait ses droits dans le labyrinthe de la culture, y pénétrant progressivement jusqu'à imposer sa volonté.